

QUELQUES PROPOSITIONS POUR L'ANALYSE D'UN DISCOURS POLITIQUE:  
LÉON BLUM, LE 31 MAI 1936

Christian BACHMANN, Lucile DURO-COURDESSES, Nicole Le GUENNEC

1. L'étude du discours politique : quelques remarques

Les études formelles de discours politiques, qui tentent d'en prendre en compte les aspects les plus minutieux, reposent généralement soit sur des procédures d'analyse de contenu (décompte lexicographique, structuration lexicologique, analyse thématique, analyse quantitative des éléments récurrents, etc.), soit sur une analyse proprement linguistique de phénomènes distributionnels ou de faits d'énonciation (cf. R. ROBIN 1973, D. MAINGUENEAU 1976, etc.). Le problème majeur qu'elles rencontrent paraît se poser ainsi: comment articuler de fait une étude historique ou politique et une analyse "de surface" qui s'appuie sur une conception linéaire des énoncés, et sur le postulat de l'immanence du texte.

Z. Harris fournit un exemple limite: bien qu'il ait affirmé en 1952 l'importance des faits sociologiques pour une analyse de discours, il les a toujours, ultérieurement, éliminés de ses travaux. L'approche distributionnelle a mis l'accent sur le fait linguistique pur, indépendamment de ses conditions de production, des situations de communication, et des forces psycho-sociales qui déterminent des phénomènes couramment appelés d'"énonciation".

1.1 Un discours de L. BLUM en 1936: première approche en 1971

L'étude de l'énonciation et de ses marques, sur laquelle se sont centrés plusieurs travaux, a permis de prendre en compte le "sujet parlant", sujet linguistique apparaissant explicitement dans l'énoncé. L'analyse comparative de deux dis-

cours de BLUM et de THOREZ en 1936 (L. COURDESSES 1971), à partir du concept d'énonciation, avait permis d'établir, par-delà une typologie hâtive des discours politiques, une opposition fondamentale de performance entre les deux leaders, selon l'existence plus ou moins marquée de procédures énonciatives.

Cette approche était féconde: elle amorçait une étude minutieuse du discursif dans le politique, sans glisser immédiatement vers l'analyse purement idéologique ou politique; mais c'était postuler que ce type de recherche devait donner la priorité au sujet parlant et affirmer la liberté de ce dernier quant au contenu et à la forme de son discours. Une telle démarche reposait sur ce que Pêcheux appelle "la théorie de l'illusion subjective de la parole".

### 1.2 La situation politique comme point de départ d'une analyse de discours

Notre point de départ est aujourd'hui différent, tant sur le plan théorique que sur le plan méthodologique. Au lieu de prendre le texte comme ancrage exclusif, et de rechercher les actants et les procédures internes à la communication linguistique, il peut être heuristiquement plus fécond de partir d'une analyse politique et historique de la conjoncture, de ses composantes socio-idéologiques, d'observer comment ces facteurs produisent un discours spécifique, à la fois dans sa forme et son contenu (car il nous paraît bien entendu impossible de dissocier la forme d'un discours du topos où il est produit, ainsi qu'il a déjà été fréquemment remarqué). Ce qui nous intéresse donc au premier chef, ce n'est plus l'objet linguistique pris en lui-même, mais les phénomènes de communication par et à travers le discours politique, les stratégies et les tactiques qui s'y trouvent mises en oeuvre.

Si l'on tient que tout discours, et, a fortiori, tout discours politique revêt une fonction essentiellement pragmatique, qu'il est moyen d'action, ce qui va retenir notre attention, ce sont ses procédures de production dans l'interaction, ses finalités, ses stratégies en fonction de la situation, des

interlocuteurs, des forces politiques en présence et des buts qu'il poursuit. C'est autour et en fonction de ces questions fondamentales que va se structurer le discours, qui ne peut plus être considéré comme le seul fait d'un homme, BLUM ou THOREZ, mais comme un ensemble complexe, dans lequel le pouvoir de la parole est en quelque sorte "conditionné" par des rapports de force multiples dont l'énoncé n'est que le lieu géométrique.

Nos bases théoriques ne sont donc plus exclusivement linguistiques. Si une analyse précise des faits "de surface" reste nécessaire, elle doit être recentrée dans une perspective qui en fait des indicateurs complexes de phénomènes déterminant le discours. Une double approche, complémentaire, s'avère nécessaire: historique, puisque les faits évoqués relèvent de plein droit de cette discipline; et sociologique, puisque l'événement commenté -un discours de congrès- est justiciable d'une micro-sociologie des organisations politiques.

Les pages qui suivent constituent une simple ébauche; elles associent des perspectives très différentes: celle de la linguistique et de la rhétorique pour ce qui concerne l'organisation formelle du discours, celle de l'histoire, pour ce qui touche à l'analyse du rapport de force historique. L'axe central reste cependant fourni par une analyse sociologique, d'une tradition qui, de G.H. Mead à E. Goffman, en passant par H. Garfinkel et les tenants de l'ethnométhodologie, tente de décrire les mécanismes présidant, au sein de la vie de tous les jours, à la construction de l'ordre social.

## 2. Une définition du discours politique

Notre définition initiale du discours politique n'a rien d'original: nous posons comme hypothèse qu'un discours politique est un combat, car il est produit dans une situation dominée par des rapports de force qui constituent le cadre interactionnel contraignant, conflictuel, dans lequel va s'exercer le pouvoir par la parole. Il est donc une manipulation complexe fondée sur une stratégie et une tactique, et se construit en fonction, d'une part, de la conjoncture historique, et d'autre part

du cadre interactionnel produit par les "sujets parlants" selon les interlocuteurs qu'ils visent (partis, groupes, classes sociales, populations) et selon leur propre évaluation de la situation.

Un discours politique peut donc relever de plusieurs niveaux d'analyse. Nous délimiterons, dans cette étude, trois niveaux qui nous semblent pertinents:

- celui de la conjoncture historique, qui indique le rapport de force macro-social;
- celui de la stratégie, pour l'essentiel implicite, pour le locuteur comme pour le récepteur; cette stratégie se réfère à une sorte de "modèle" global, historique, du discours public en France, qu'une analyse linguistique et rhétorique peut appréhender;
- celui de la tactique, relativement consciente, construite dans la situation présente du discours, et qui relève d'une analyse interactionnelle, dépendant elle-même du cadre global défini par la stratégie.

### 3. Des "circonstances angoissantes": approche de la conjoncture politique

#### 3.1 Le rapport de force

A ce moment, dans la bourgeoisie et en particulier dans le monde patronal, on me considérait, on m'attendait, on m'espérait comme un sauveur. Les circonstances étaient si angoissantes, on était si près de quelque chose qui ressemblait à la guerre civile, qu'on n'espérait plus que dans une sorte d'intervention providentielle, je veux dire l'arrivée au pouvoir d'un homme auquel on attribuait sur la classe ouvrière un pouvoir suffisant de persuasion pour qu'il lui fit entendre raison et qu'il la décidât à ne pas user, à ne pas abuser de sa force  
L. BLUM (Procès de Riom, 1945).

Le congrès de Huyghens se tient du 30 mai au 1er juin 1936, quelques jours avant que L. BLUM ne forme son gouvernement, le 4 juin 1936. Ce gouvernement, depuis quelques semaines déjà, les partis qui ont contribué à la victoire du Front Populaire pressent L. BLUM de le constituer. Face à la menace que représentent les groupes d'extrême-droite en France, et à l'exté-

rieur l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, devant la fuite croissante des capitaux -dénoncée par les socialistes au Conseil national du 10 mai - il semble désormais urgent que L. BLUM prenne légalement le pouvoir.

Par ailleurs, au moment où se tient le congrès de Huyghens, le mouvement de grève avec occupation des usines atteint un seuil: plus de cent mille métallurgistes ont cessé le travail le 29 mai à Paris. Ce mouvement, commencé le 12 mai, remet en cause, de fait, la politique d'"exercice du pouvoir" préconisée par L. BLUM. Les grèves devancent en effet l'action du gouvernement : ce mouvement de masse, qui affirme son autonomie, paraît prendre le pas sur l'action des partis politiques et des syndicats; il semble contester l'efficacité des solutions politiques traditionnelles, avant même que le gouvernement du Front Populaire ne soit formé, et alors que chacun attendait, les partis comme les syndicats, l'application du programme de Rassemblement Populaire. L. BLUM dira même, en 1945, devant la cour de Riom: "cette explosion sociale qui, dès le départ, était venue frapper au visage mon gouvernement...".

L'ampleur prise par le mouvement, à partir du 25 mai 1936, son caractère spontané, les formes nouvelles de lutte mises en oeuvre par les ouvriers qui occupent les usines jour et nuit, préoccupent le patronat. Pour celui-ci, les occupations d'usine sont illégales; elles constituent une grave atteinte à la propriété privée. Le 30 mai, le patronat exige l'évacuation des usines occupées, comme préalables à toute négociation, ce que ni les syndicats, ni A. Sarrault, qui refuse de faire intervenir la force publique, ne peuvent s'engager à obtenir. Le 2 juin, après l'échec des négociations, le patronat considère que l'ampleur du mouvement nécessite l'intervention des pouvoirs publics. La Journée Industrielle avait écrit le 29 mai: "Il va sans dire que la continuation d'une telle procédure (celle de la conciliation) ne peut être envisagée dans le cadre de troubles graves qui sont présentement apportés aux règles les plus élémentaires de l'ordre et de la direction des entreprises" (LEFRANC, 1966, p. 115).

Face à cette situation critique, L. BLUM ne peut guère compter sur un ferme soutien de l'ensemble des forces de gauche: cependant, quelques jours avant que L. BLUM ne forme son gouvernement, plusieurs événements ont rendu plus urgent le rassemblement cohérent des socialistes autour de l'action engagée par L. BLUM.

La politique d'alliance qui avait prévalu au moment des élections du 26 avril et du 3 mai 1936, et qui avait porté au pouvoir une majorité de Front populaire, est menacée: les communistes, en dépit des appels pressants de la S.F.I.O., ont refusé, dans une lettre ouverte à la Commission Administrative Permanente du Parti Socialiste, le 14 mai, de participer au gouvernement, tout en affirmant qu'il en est solidaire, si celui-ci applique le programme de Front populaire. Les commentaires que fait l'Humanité du 1er juin 1936, à propos du discours de BLUM devant le congrès, sont significatifs de l'attitude réservée des communistes face au gouvernement de Front Populaire: le Parti Communiste se réjouit certes de la volonté, affirmée par BLUM, d'appliquer le programme de Front Populaire. L'Humanité titre en première page: "Nous exécuterons le programme de Rassemblement Populaire proclame L. BLUM au Congrès socialiste". Mais les communistes soulignent aussi les "préventions" des socialistes à l'égard des "Comités de Front Populaire" et la "pression éventuelle des prolétaires sur le gouvernement"; les métallos en effet ont repris le travail le 1er juin, poussés par leurs organisations syndicales, mais leur mouvement ne fera que se développer par la suite. Le message qu'adressait le Parti Communiste au Parti Socialiste à l'occasion de son congrès, et qui faisait état des Comités de Front Populaire, n'a pas été lu à la tribune (Cahiers du Bolchévisme, no 10, 15 juin 1936, p. 749).

Les réticences des communistes face au gouvernement de L. BLUM ne semblent pas déterminées par leur espérance en une transformation révolutionnaire possible: l'interprétation plus antifasciste que donnent les communistes du Front Populaire semble davantage rendre compte du différend. Mettant au premier rang de leurs préoccupations la défense nationale face au fascisme, les communistes ont tendance à se rapprocher

de certains mots d'ordre des radicaux.

Devant l'attitude des communistes, face au refus de participation de la C.G.T. au gouvernement de Front Populaire, qui intervient en même temps que celui des communistes, L. BLUM se retrouve seul avec les radicaux pour appliquer le programme de Front Populaire. Le soutien de l'ensemble des socialistes, y compris celui de la "Gauche Révolutionnaire", devient nécessaire pour rendre crédible un gouvernement qui ne peut plus se présenter comme un simple "Cartel des Gauches", au moment où s'est mis en marche le plus fort mouvement de grève connu jusqu'alors.

### 3.2 L'enjeu du discours de L. BLUM

Au congrès de la S.F.I.O., qui précéda immédiatement l'ouverture de l'expérience, BLUM eut la coquetterie de faire en sorte que s'assemblât autour de sa personne l'unanimité du Parti. Pour enjôler ses ouailles, et tout particulièrement la "Gauche Révolutionnaire", il dut mettre en oeuvre une insurpassable dialectique .

D. GUERIN (D. GUERIN, 1976, p. 114)

L'objectif du discours de L. BLUM est double:

- le leader du Parti Socialiste veut obtenir que se réalise l'unanimité du Parti, par un vote de confiance à son futur gouvernement. Dans cette perspective, il doit rallier -ou du moins neutraliser- la "Gauche Révolutionnaire";
- à plus long terme, il lui faut gagner du temps et rassurer le patronat, la classe ouvrière et les partis politiques du Front Populaire en affirmant sa volonté d'appliquer le programme du Rassemblement Populaire.

A l'intérieur du Parti Socialiste lui-même, en effet, les tendances exprimées par le mouvement de masse trouvaient une traduction politique. La "Gauche Révolutionnaire" du Parti Socialiste voyait dans le mouvement d'occupation des usines la confirmation de ses vues sur l'imminence d'une transformation révolutionnaire. Déjà R. Lefevre, dans le mensuel de la Gauche Révolutionnaire avait fait remarquer que les ouvriers italiens avaient trouvé une nouvelle forme d'action directe contre le capitalisme: la "grève sur le tas".

La "Gauche Révolutionnaire" avait été formée, comme tendance à l'intérieur du Parti Socialiste en octobre 1935. Elle était dirigée par Marceau Pivert, leader du Parti Socialiste, et comprenait d'anciens membres de Jeunesses Socialistes, exclus du Parti en septembre 1935. Elle regroupait également des exclus du Parti Communiste et beaucoup d'intellectuels membres du Parti Socialiste.

Au congrès de Huyghens, L. BLUM se trouve donc confronté à une "gauche" qui remet en cause la définition qu'il donne du gouvernement de Front Populaire comme exercice du pouvoir dans le cadre de la société bourgeoise. Ainsi, la "Gauche Révolutionnaire", tout en admettant que la victoire électorale doit mener, dans un premier stade, à l'exercice du pouvoir, estime que l'application du programme doit aboutir à la conquête du pouvoir. Elle préconise la transformation du Front Populaire no 1 en un Front Populaire no 2, "de combat". Cette analyse avait été faite par M. Pivert au lendemain même des élections (J. RABAUT, p. 191; D. GUERIN, p. 116 suiv.).

Selon D. Guerin, au congrès du Parti Socialiste, L. BLUM "joue le grand jeu destiné à enlever l'adhésion des gauchistes": à cet effet, il utilise une rhétorique compliquée, évitant la distinction traditionnelle entre "exercice" et "conquête" du pouvoir pour introduire l'"expérience" nouvelle que le Front Populaire allait mener. L. BLUM, dans son discours, veut amener la "Gauche Révolutionnaire" à suivre la définition que lui-même donne de la situation, en renversant la problématique des "gauchistes" (J.P. RIOUX 1973, p. 154).

L'article de Marceau Pivert, le 27 mai, intitulé "Tout est possible!", mettait en avant le mouvement de masse et son importance: "Qu'on ne vienne pas nous chanter des airs de berceuse; tout un peuple est désormais en marche vers un magnifique destin". Par conséquent, selon Marceau Pivert, un "changement radical" devenait possible et nécessaire: "Nous sommes à une heure qui ne repassera pas de sitôt au cadran de l'histoire". A la "Gauche Révolutionnaire", BLUM oppose une autre analyse de la situation; contrairement à ce que prétend la "Gauche Révolutionnaire", il n'y a pas de victoire socialiste.

Ce qui est à l'ordre du jour, c'est une "expérience" dans le cadre du régime actuel. D. Guerin affirme à ce propos que "la pilule n'était pas aisée à faire avaler aux militants" de la "Gauche Révolutionnaire" qui accusaient BLUM de vouloir "gérer" la société bourgeoise.

L'habileté de BLUM consista à laisser croire à la "Gauche Révolutionnaire" que cette "expérience" allait peut-être permettre un "passage" vers la société socialiste, dans la mesure où la société bourgeoise était déjà "ruinée". Selon D. Guerin, à ce moment-là, la "Gauche Révolutionnaire" était sur des charbons ardents: elle était empêtrée une fois de plus dans ses contradictions. M. Pivert avait lui-même affirmé que "le monde capitaliste agonise", comme venait de le faire BLUM pour justifier la possibilité d'un passage pacifique au socialisme.

L. BLUM parvint donc à transformer la situation à son avantage, puisqu'à l'issue du congrès, la totalité des délégués, y compris ceux de la "Gauche Révolutionnaire", votèrent la confiance au futur gouvernement de Front Populaire. M. Pivert, un peu plus tard, accepta même des fonctions officielles au service de presse de la Présidence du Conseil. La "Gauche Révolutionnaire" s'était "consolée": elle croyait que le discours de BLUM était "à usage externe", destiné à rassurer les radicaux. De plus, M. Pivert était convaincu qu'on pouvait "duper" L. BLUM sur la question de l'"exercice" et de la "conquête": la situation était telle que l'exercice mènerait inévitablement à la conquête du pouvoir.

#### 4. L'interaction et l'analyse tactique

##### 4.1 La "tactique" interactionnelle

Si nous reprenons l'hypothèse de G.H. Mead, qui construit une situation de parole sur le modèle de l'échange des coups dans un match de boxe -et non comme simple transmission d'information-, le discours de BLUM, de toute évidence, peut être perçu comme une manoeuvre tactique. Des métaphores militaires sont d'ailleurs particulièrement aptes à rendre compte des débats politiques: la continuité qui s'établit entre la guer-

re et la politique, comme le fait remarquer Clausewitz, permet également de voir dans la politique un combat permanent et larvé. La tradition marxiste a rendu cette idée banale: il s'agit d'en tirer quelques conclusions dans le domaine des interactions.

On pourrait, pour des raisons de clarté -mais très artificiellement, car une interaction est un procès, qui ne distingue pas les phases d'évaluation et celles d'action- dire qu'une tactique se construit en deux temps:

- on procède tout d'abord à une évaluation globale de la situation, qui va déterminer ce que l'on pourrait appeler la tonalité<sup>(1)</sup> de la séquence interactionnelle qui va suivre. Par exemple, un discours peut être polémique, de temporisation, d'appel à l'action, etc. De même, en termes sportifs, il peut y avoir des matches d'attaque, de défense, d'observation, etc. : tactique générale décidée par l'entraîneur et par les joueurs, d'après une analyse des équipes en présence, et qui va déterminer les divers mouvements de jeu;

- partant de cette tonalité générale, le discours se construit en une succession de mouvements, organisés chacun en système autour des cibles, ou interlocuteurs, implicitement ou explicitement désignés; des suites argumentatives (ce que nous appelons ici les visées du discours); du cadre interactionnel construit par chaque mouvement.

#### 4.2 La notion de "mouvement"

Comme unité fondamentale, pour rendre compte de l'organisation d'un discours, en fonction d'une interaction, il peut être utile d'avoir recours au concept goffmanien de "mouvement" ("move "). Un mouvement est une unité d'analyse qui n'est pas d'ordre linguistique: il peut certes consister en une séquence discursive; mais il est tout aussi bien représenté par une activité physique, ou un phénomène paralinguistique qui revêt

---

(1) HYMES, comme GOFFMAN, utilisent ce terme, dans un sens quelque peu différent (HYMES 1974, GOFFMAN 1974).

une fonction distinctive dans un ensemble de circonstances de communication. Un mouvement subsumera donc des pratiques discursives et des pratiques non-discursives: la "réponse" -terme qui ne doit pas être ici entendu en un sens behavioriste, mais pris dans son usage quotidien- que le coureur à pied donne, en s'élançant sur la piste, au signal "A vos marques, prêt, partez!" est évidemment non-discursive, mais elle s'insère pourtant dans un schéma interactionnel. Pour prendre un autre exemple: un silence peut être interprété comme un mouvement, lorsqu'il survient après une question (Cf. E. GOFFMAN 1975).

On peut avancer qu'un discours politique est organisé comme un ensemble de mouvements, séquentiellement groupés. Goffman interprète ainsi les interactions quotidiennes: lorsque, dans un supermarché, l'acheteur apporte sur le comptoir les marchandises qu'il a choisies, c'est là un premier mouvement qui peut être isolé. Le vendeur enregistre l'achat et l'emballe: c'est un second mouvement. Le troisième intervient quand l'acheteur donne l'argent et reçoit la monnaie. Le dernier, lorsqu'il part avec ses emplettes. Cette séquence de mouvements se trouve "parenthésée" ("bracketed") par l'intervention d'éléments qui fixeront les bornes de l'interaction: l'apparition de salutations, de remerciements, d'énoncés divers, de gestes ou de jeux de physionomie similaires du point de vue fonctionnel. Ce genre de phénomène permet de fixer des limites aux interactions, et de dégager ainsi des ensembles de mouvements, organisables diachroniquement.

Le fragment reproduit en annexe a été isolé ainsi: il constitue une séquence de mouvements, nettement repérable et qui se fixe une cible principale, dans l'argumentation de BLUM: l'extrême gauche pivertiste, qui piaffe d'impatience et veut passer à l'action. Précisons qu'une séquence de mouvements, comme un mouvement, peut avoir plusieurs cibles: un enseignant peut construire une leçon, ou un cours, à la fois pour les élèves et pour l'inspecteur qui se trouve, accompagné du directeur, au fond de la classe. Un contremaître peut parler à un ouvrier devant un cadre qui les regarde, et structurer son discours par rapport à

à une double cible. Il semble qu'on puisse déterminer une cible principale et une (ou des) cible seconde. Toute une série de phénomènes d'"ambiguïté" dans les discours sociaux pourraient être ainsi analysés.

De plus, si, nous inspirant de J.-B. Grize, nous disons qu'un mouvement a une fonction pratique, et qu'il cherche, venant de A, à "modifier le jugement de B sur une situation S" (J.-B. GRIZE 1971), nous définirons, pour chaque mouvement, une visée spécifique; enfin, le "micro-univers" que trace chaque mouvement constitue un cadre qu'il impose à B. Nous utilisons ici le terme goffmanien de "cadre" ("frame", E. GOFFMAN 1974); nous pourrions tout aussi bien employer le mot "schématisation" que J.-B. Grize adopte (J.-B. GRIZE 1974), en lui donnant une portée qui pourrait éclairer ce que nous tentons d'exprimer ici.

#### 4.3 La séquence de mouvements et sa fonction: la temporisation

L'ensemble de mouvements étudié ici, revêt, en tant que séquence, une fonction particulière: c'est ce que nous avons appelé la tonalité du discours. Il vise à temporiser. La situation vue par BLUM est telle que, pour lui, il s'agit de "gagner du temps", de calmer les oppositions et les résistances de tous ordres, de rassurer une population en attente. Prenant comme cible première l'extrême gauche, mais conservant à l'esprit l'image des différentes forces de droite qu'il faut à la fois rassurer et museler, BLUM va, dans une séquence de cinq mouvements, utiliser ce qui pourrait être interprété, selon les termes de J.-B. Grize (J.-B. GRIZE 1971, p. 190), comme une "schématisation argumentative", engendrée par une "activité de disposition (souligné par J.-B. Grize)" qui "fixe les degrés de liberté de ce qui est posé" et "la place qu'occupent les éléments dans l'ensemble". En effet, BLUM, partant du cadre de l'extrême gauche, va en quelque sorte le distordre pour rendre acceptable l'idée de "gestion honnête" du système politique existant. Cette tactique de temporisation est relativement fréquente dans le discours politique: on peut faire l'hypothèse qu'elle est à l'oeuvre, de façon quelque peu différente, quand

De Gaulle, lors de la "tournee des popotes", introduit devant l'armée les thèmes qui préludent à l'autodétermination. Il tempore entre l'armée restée colonisatrice, les français d'Algérie, les français de la métropole très partagés, et sa volonté politique de décoloniser.

La cible principale, dans ce dernier cas, est située à droite; mais il n'est pas sûr que le mécanisme même de l'argumentation soit fondamentalement différent. Des discours de Clémenceau fourniraient également des exemples du même ordre. Dans un rapport de force instable, la parole double du chef de l'Etat ne veut que prolonger l'attente. Les auditeurs, simplement, ne font que s'interroger, lorsqu'un doute vient à les saisir: "Mais à qui parlait-il donc? Qu'a-t-il dit au juste?".

#### 4.4 L'analyse de la séquence

L'analyse de la séquence en mouvements, telle que l'indique le tableau I, appelle un certain nombre de commentaires. Tout d'abord, nous avons vu qu'il existait une hiérarchie des cibles; \*BLUM parle certes à la droite, mais de façon médiée, et l'argumentation qu'il développe atteint en quelque sorte par ricochet les forces conservatrices -ce qui ne signifie pas que leur poids soit minime dans l'interaction. Cependant la place même qu'occupe l'extrême gauche paraît la rendre aveugle: dans l'interaction, elle refuse de se construire comme cible principale, et reconstruit le discours de BLUM comme simple "mensonge" destiné essentiellement à la droite. Si le patronat "comprend", et retient, sans y croire vraiment, des paroles de BLUM que le leader du Parti Socialiste allait se comporter en gestionnaire loyal, les "gauchistes" ne "comprennent" pas. Il y a là toute une théorie de l'"incompréhension", qui n'est pas d'ordre psychologique, et qu'il faudrait développer. Dans la politique comme à l'école, la possibilité de comprendre ne doit pas d'abord être cherchée dans les capacités individuelles ou les processus psychiques: ce sont les contraintes de la topologie sociale qui produisent, ou ne produisent pas, les effets de "communication".

En second lieu, on peut remarquer que les visées de BLUM sont énoncées en des termes presque religieux ("ortho-

\* celle-ci détermine, semble-t-il, une hiérarchie des cadres:

doxie", "espoirs", etc.). Il y a là une hypothèse sous-jacente, qu'une étude rhétorique du discours de BLUM pourra confirmer. Si certains secteurs interactionnels de la vie quotidienne semblent pouvoir être interprétés avec une relative aisance selon un modèle dramaturgique (les lieux publics décrits par Goffman, par exemple); s'il est envisageable, pour rendre compte de certaines discussions politiques, de faire emploi d'un cadre juridique (C. BACHMANN 1976), il semble toutefois que, dans le cas de discours se rattachant au socialisme humaniste de l'entre-deux-guerres, un modèle plus fortement orienté vers l'institution religieuse soit particulièrement fécond. C'est le jeu des diverses institutions, leur articulation dans le cadre d'une société, la dynamique de leur changement qui est en jeu dans de tels processus d'interaction, et qui fait développer, dans tel ou tel secteur, les affinités institutionnelles qui rendent un schéma d'interprétation créatif.

Il faudrait enfin préciser ce que l'on entend par "cadre". Le cadre semble être le lieu privilégié où apparaît et se cristallise le rapport d'un membre d'une société à l'ordre social. L'hypothèse sous-jacente est celle des ethnométhodologues, qui supposent que le compte-rendu ("account") de leurs activités, donné par les membres d'une société, est homologue de la manière dont ils produisent leurs actions quotidiennes (cf. H. GARFINKEL 1967). La multiplicité d'univers sociaux est un phénomène souvent commenté: on sait, depuis Hastorf et Cantril (HASTORF et CANTRIL 1954), qu'un match de rugby, par exemple, n'existe que par les visions différentes qu'en ont les équipes rivales; on sait également, depuis les polémiques des années soixante sur la "nouvelle critique", qu'un livre n'est qu'un nombre illimité de lecture; on sait enfin qu'on ne peut davantage saisir "le discours de BLUM, le 31 mai 1936" que "la bataille de Waterloo". Les ethnométhodologues, quant à eux, tentent de tracer un rapport entre la parole et l'action quotidienne qui lie de façon <sup>indissoluble</sup> le récit aux actions dont il rend compte. Ce n'est pas postuler une transparence des actes à la conscience; c'est soumettre à l'étude la constante inter-

actionnelle, qui réside, pour tout un chacun, dans la nécessité permanente de "cadrer" "ce qui se passe ici et maintenant" ("what is going on"). Une série d'indicateurs syntaxiques, lexicologiques et sémantiques, organisés en systèmes, pourraient sans doute permettre de montrer la cohérence de ces cadres.

Tout en s'intégrant à une stratégie cohérente (cf. infra), la formulation de BLUM lui permet, dans la conjoncture où il se trouve, de jouer sur un double cadre, celui de l'extrême gauche {1} et celui des forces de droite {2},\* il introduit et s'efforce d'imposer celui qui lui est propre {3}. Il réaffirme sa complicité avec l'extrême gauche sur deux points: sa fidélité au socialisme (mouvement {1}) et sa certitude apocalyptique de la ruine du capitalisme (mouvement {4}); il donne des assurances à la droite quant à son refus d'un socialisme immédiat (mouvement {2}) et son opposition à ce que s'exerce la violence (mouvements {3}, {4}, {5}). Par deux fois (mouvements {3} et {5}) il introduit le cadre qui lui est propre, et qui s'organise autour du terme d'"expérience". Il propose ainsi à la gauche comme à la droite un micro-univers acceptable par chacun d'entre eux. Si "manipulation" il y a, au sens que la morale quotidienne donne à ce terme, c'est dans cette présentation double qu'il faudrait le chercher.

Outre celle de la définition précise d'indicateurs "de surface", définissant les cadres et explicitant leur cohérence, une autre question méthodologique serait à approfondir : comment peut-on décider du passage d'un mouvement à celui qui le suit? Une grossière analyse de contenu, ou une banale explication de texte ne sauraient suffire, bien qu'on ait pu, avec des méthodes frustes, repérer nombre de phénomènes. Dans le cas des mouvements, un autre type de parenthétisation est à l'oeuvre: le passage du mouvement {1} au mouvement {2}, par exemple, dans un enregistrement, serait fondé sur des indicateurs gestuels, proxémiques ou prosodiques (pause, intonation, rythme, etc.), phénomènes relevés par la rhétorique traditionnelle, aussi bien que sur des indicateurs lexicologiques (changement de vocabulaire), syntaxiques (mais...) et sémantiques. La définition plus rigoureuse de cet ensemble de critères permet-

\* Prenant appui, tantôt sur le cadre {1}, tantôt sur le cadre {2},

MOUVEMENT	CIBLE	VISEE	CADRES TRACES
MVT 1	Extrême gauche	Réaffirmer l'orthodoxie	Cadre {1} "gauche": socialisme, mission, permanence (accord entre {1} et {3}, {2} exclu)
MVT 2	Extrême gauche (cible princip.) Forces de droite (cible second.)	Eteindre l'illusion d'un socialisme immédiat	Cadre {3} "BLUM": Nous ne sommes pas encore prêts à établir le socialisme Cadre {2} "droite": Le Front Populaire n'est pas le socialisme (désaccord entre {1} et {3}, accord entre {2} et {3})
MVT 3	Extrême gauche (cible princip.) Forces de droite (cible second.)	Susciter l'espoir de réformes paisibles	Cadre {3} "BLUM": Il faut faire l'expérience d'ex- traire du régime actuel le maximum de justice Cadre {2} "droite": Le Front Populaire veut la paix sociale (accord potentiel entre {1} et {3}, accord entre {2} et {3})
MVT 4 (reprise de 2, en écho)	Extrême gauche (cible princip.) Forces de droite (cible second.)	Eteindre l'illusion d'une révolution prochaine	Cadre {1} "gauche": le capitalisme est déjà ruiné Cadre {2} "droite": Le Front Populaire n'est pas la violence (accord entre {1} et {3}, accord entre {2} et {3})
MVT 5 (reprise de 3, en écho)	Extrême gauche (cible princip.) Forces de droite (cible second.)	Susciter l'espoir de réformes paisibles	Mêmes cadres que MVT 3

TABIEAU 1

trait de préciser quels sont les différents types de parenthésation.

## 5. La politique et l'analyse stratégique

### 5.1 La notion de "stratégie"

L'analyse qui précède, limitée au niveau interactionnel, permet d'approcher le phénomène de "recadrage" qui constitue en propre la "manoeuvre" de BLUM, mais elle en reste à la tactique, et ne cerne pas la stratégie politique<sup>(1)</sup> mise en oeuvre. Par "stratégie", il faut entendre le plan d'ensemble, institutionnellement cristallisé, qui fonde le projet politique même, que ce "plan", bien entendu, soit "conscient" ou ne le soit pas.

Le travail de Bourdieu sur Heidegger (BOURDIEU 1975) a bien mis en relief le fait que le "style" philosophique lui-même constituait une stratégie de présentation. La prose heideggerienne représenterait la formulation, acceptable par les philosophes, des thèmes du "conservatisme révolutionnaire" propres à l'Allemagne des années 30, et illustrés, dans un autre champ, par le national-socialisme. Si la philosophie représente en elle-même une stratégie d'euphémisation, la politique, quant à elle, voit s'affronter un ensemble de stratégies pour l'organisation de l'ordre social. On pourrait expliquer ainsi le "code élaboré" dominant l'école: stratégie d'inculcation que développe la parole même du maître.

### 5.2 Un modèle clérical de la politique

Dès l'abord, le fragment de discours commenté ici fait songer à une rhétorique "littéraire", stylistiquement cohérente. Encore faudrait-il préciser de quelle "littérature" il est question: L. Courdesses, dans son travail de 1971, parlait

---

(1) La distinction entre stratégie et tactique est l'objet de travaux de J.C. PASSERON, dont les remarques, pour la mise au point de ce travail, ont été extrêmement précieuses.

d'éloquence religieuse. Mais le style "religieux" de BLUM est à caractériser plus finement que par ce qualificatif: une rhétorique protestante, par exemple, serait tout à fait différente, de même qu'un sermon campagnard. BLUM, par son discours, pourrait sans doute être rattaché à la grande tradition littéraire de l'éloquence de chaire.

Une étude rhétorique du discours de BLUM fait apparaître à l'évidence cet aspect, que suggérait déjà l'étude tactique. On peut en effet relever l'abondance de procédés propres à ce "genre", en ce qui concerne les tropes (la multiplication des métaphores et leur registre), les figures dites "de pensée" (l'antithèse maniée avec vigueur, l'énumération, etc.) ou même les figures de "construction", fondées dans leur quasi-totalité sur des processus de "couplage" (l'anaphore: "la question est de savoir" répété en tête de phrase; la paronomase: "une petite ration de justice...une grande ration d'espoir", etc.). S'il ne peut être question de reprendre telle quelle une description en termes rhétoriques, il n'en reste pas moins qu'un lien privilégié semble unir la tradition religieuse littéraire, de Pascal à Lamennais et de Bossuet à Bourdaloue, et le "style" de L. BLUM, ou -avec des nuances- celui de J. Jaurès.

Le modèle stratégique détermine même le mode d'argumentation tactique: les mouvements {2} et {3}, repris en écho par {4} et {5}, renvoient à un mode de persuasion que Pascal a amplement vulgarisé; il s'agit de "rabaïsser l'homme, puis de lui redonner de l'espoir". Le thème même de "l'embarquement" ("cette masse de passagers embarqués pêle-mêle sur le même radeau...") et celui du pari (nous allons faire une "expérience") sont omniprésents. Pour "convertir" la "Gauche Révolutionnaire", BLUM la "désespère", en lui montrant la pauvreté de ses forces ("la santé n'est qu'un nom, la gloire n'est qu'une apparence" disait Bossuet) et lui redonne l'espoir d'atteindre enfin son but. Cette topique, reprise à l'envi par Bossuet (cf. entre dix exemples, l'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, qui montre que "tout est vain en l'homme", mais que "tout est précieux" si l'on regarde "le terme où aboutit sa vie") est demeuré cons-

tant dans la "grande prédication" jusqu'au XXème siècle.

Le nom de Jaurès pourrait également être cité: il semble que cette stratégie discursive ait été globalement reprise par nombre de leaders politiques dans la lignée d'un "socialisme moral" florissant dans le champ politique français. Ces discours-sermons semblent avoir été aisément recevables par une partie très importante de l'électorat français: ces discours "marchent" dans une société largement fondée sur des valeurs chrétiennes.

Une hypothèse pourrait permettre d'expliquer ce rapprochement: il semble que le discours politique, dans un processus d'automatisation qui le caractérise depuis la révolution de 1789, se soit référé essentiellement à deux modèles particulièrement prégnants de prise de parole en public, celui de la chaire et celui du prétoire. L'église et le tribunal fournissent deux modes de parole codifiée: les orateurs de la révolution française, par leur formation comme par leur projet, ont tendu à privilégier certains aspects du modèle juridique (accusation, défense, etc.) authentifiés par le recours à l'antiquité; cette tradition permettrait de comprendre nombre de caractéristiques de la rhétorique politique contemporaine. Dans la lignée des discours de la Montagne, on trouverait peut-être actuellement ceux du Parti Communiste. Il faudra tout l'impact de la radio, puis de la télévision, pour que se forme une stratégie nouvelle d'intervention politique, qui n'est plus le décalque du Droit ou de la Religion: avec les mass-media se crée peut-être un autre modèle de parole publique.

Mais BLUM, par son histoire individuelle comme par le contexte où il agit, reprend la tradition politique de la IIIème République: niant la validité du discours religieux sur l'Etat, il le reprend dans son action publique. Il se pourrait que la séparation de l'Eglise et de l'Etat ait encore contribué à une réappropriation laïque du discours religieux, déplacement de la parole qui donnait au chef politique l'autorité que confère la vérité révélée. Chaque leader, plus ou moins consciemment, utilise telle ou telle grille, tel ou tel registre, qui devient sa stratégie profonde, avec ses règles rhétoriques (l'"envolée lyri-

que", par exemple, le "ton", etc.) et argumentatives.

#### 4.3 Le "style" et sa fonction stratégique

On peut dégager la fonction d'une telle stratégie: se construire en tant que détenteur de la vérité sur la politique. BLUM présente à la fois une image de la vérité politique fondée sur la Révélation, et une image quasi-prophétique du chef politique, le seul qui puisse, par son autorité, détenir et dire le vrai sur les structures sociales et leur avenir. Le ton grandiloquant, les répétitions incantatoires, le recours au "je" de garantie, le registre religieux du vocabulaire ("mission", "espoir", etc.), le mode d'argumentation ne peuvent être interprétés comme de simples coquetteries d'un délicieux lettré. La récurrence de ce type de discours dans le champ politique français, jusqu'au seuil de la deuxième moitié du XXème siècle, exclut les explications purement individuelles. Il s'agit là d'un phénomène social: l'autorité politique tend à se réaliser, en France, et pour une époque donnée, sous la forme d'une autorité religieuse.

Un discours comme celui de BLUM est totalement structuré par cette seconde "manoeuvre", d'autant plus puissante qu'elle n'est à aucun degré "voulue". Si la "Gauche Révolutionnaire" est aussi aisément "convaincue" par les paroles de BLUM, c'est qu'elle y retrouve des affinités avec son propre système de pensée. Les thèmes "gauchistes" du cadre {?}, repris par BLUM (la fidélité au dogme et la certitude de l'apocalypse) renvoient à la même conception religieuse de la politique, spécifiée toutefois par un groupe particulier. La "manipulation" n'est possible que sur la base de cette complicité fondamentale. On retrouve ici un postulat de base dans l'analyse des discours sociaux: ce qui est le plus "évident" est le moins perçu, et ce qui est le plus en surface -des gestes, des modes de prononciations, des "styles"...- se révèle le plus profond.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU Pierre (1975) "L'ontologie politique de Heidegger", in Actes de la Recherche en Sciences sociales, no 5-6, pp. 109-156, Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- COURDESSES, Lucile (1971) "Blum et Thorez en mai 1936", in Langue Française, no 9, Larousse, Paris.
- GARFINKEL Harald (1967) Studies in Ethnomethodology, 286p, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, New Jersey.
- GOFFMAN Erving (1974) Frame Analysis. An Essay on the Organisation of Experience, 506 p., Harper & Row pub.
- (1975) "Replies and Responses". Working Paper. Università di Urbino, 41 p.
- GRIZE Jean-Blaise (1971) "Logique de l'argumentation et discours argumentatif". Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, no 7, 23 p., Université de Neuchâtel, Suisse.
- (1974) "Argumentation, schématisation et logique naturelle", in Revue Européenne des Sciences Sociales, Cahiers Vilfredo Pareto, T. XII, no 32, pp. 183-200. Droz, Genève.
- GUERIN Daniel (1976) Front populaire, révolution manquée, nlle édition revue, 316 p., François Maspéro, Paris.
- HASTORF and CANTRIL (1954) "They saw a Game: A Case Study", Journal of Abnormal and Social Psychology, XLIX, pp. 129-254.
- HYMES Dell (1974) Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach. Coll. "Conduct and Communication", dir. by D. Hymes and E. Goffman, 245 p., University of Pennsylvania Press, Philadelphia.
- LEFRANC Georges (1966) Juin 36. L'explosion sociale du Front Populaire. Collection "Archives" dir. par P. Nora, 351 p., Julliard, Paris.
- MAINGUENEAU Dominique (1976) L'analyse du discours. Coll. "Langage et Communication", dir. par B. Quemada, 175 p., Hachette, Paris.
- RIOUX Jean Pierre (1973) Révolutionnaires du Front Populaire. Choix de documents, 1935-1938, 444 p., Coll. 10/18, U.G.E. Paris.
- RABAUT Jean (1974) Tout est possible! Les gauchistes français 1929-1944. 415 p., Dencël, Paris.
- ROBIN Régine (1973) Histoire et linguistique. Coll. "Le linguiste", dir. par J.-C. Chevalier et S. Delesalle, 308 p., Armand Colin, Paris.

ANNEXE : EXTRAIT DU DISCOURS DE LEON BLUM AU CONGRES DU PARTI SOCIALISTE  
LE 31 MAI 1936

---

Notre mission, comme parti, notre mission qui est précisément de construire cette société nouvelle, elle ne variera pas! Ce n'est pas l'événement politique d'hier, ce n'est pas l'événement politique de demain qui la transformeront. La tâche du Parti socialiste reste la même. Sa mission reste la même. Mais je veux vous dire, avec la même franchise et la même clarté: la mission présente du gouvernement de Front Populaire, dont vous revendiquez la direction, et à la direction duquel vous délèguerez des membres du Parti socialiste, cette tâche-là est différente. Elle est différente, en tout cas, dans le temps. Marcelle Pommera l'a rappelé tout à l'heure avec une justesse parfaite: nous n'avons pas eu la majorité aux dernières élections. Non seulement le Parti socialiste n'a pas eu la majorité, mais les partis prolétariens réunis ne l'ont pas eue davantage. Il n'y a pas de majorité socialiste, il n'y a pas de majorité prolétarienne, il y a la majorité du Front Populaire, dont le programme du Front Populaire est le lieu géométrique. Notre objet, notre mandat, notre devoir, c'est d'accomplir et d'exécuter ce programme. Il s'ensuit, je l'ai dit au Conseil National, et vous me permettrez, vous m'excuserez si je reprends la même formule, il s'ensuit que nous agissons à l'intérieur du régime <sup>social</sup> actuel, de ce même régime dont nous avons démontré les contradictions et l'iniquité au cours de notre campagne électorale. C'est cela l'objet de notre expérience. Et le vrai problème que cette expérience va poser, c'est le problème de savoir si de cette société que nous avons jugée dans des termes que nous ne retirons pas, et à laquelle nous essayons d'en substituer une meilleure, par une action que nous ne renions pas et que nous n'abandonnons pas, il s'agit de savoir si de ce régime social, il est possible d'extraire la quantité d'ordre, de bien-être, de sécurité, de justice qu'il peut comporter pour la masse des travailleurs et des producteurs.

MVT 1

MVT 2

MVT 3

Voilà le problème -qui n'est pas grave seulement pour vous, croyez-moi<sup>bien</sup> que notre expérience va poser. Il s'agit, en somme, de savoir s'il est possible, dans le cadre du régime actuel, d'assurer un soulagement suffisant aux misères de ceux qui souffrent. Il s'agit de savoir si, par

une action accomplie à l'intérieur du régime actuel, il est possible de préparer dans les esprits et dans les choses mêmes l'avènement inévitable du régime qui reste notre fin et notre but. Il s'agit de savoir s'il est possible d'assurer un passage, un aménagement paisible, aimable, entre cette société et la société dont la réalisation définitive est et reste notre but.

Voilà, je crois, comment, franchement, devant nous-mêmes et devant le pays, nous devons poser le problème. Est-ce que cela doit s'entendre est-ce qu'on a le droit d'interpréter une telle action en disant:

"Vous allez gérer, vous allez sauver la société bourgeoise?" Laissez-moi vous le dire, je l'ai dit déjà, je le répéterai encore : la société bourgeoise sa ruine est en réalité déjà une chose accomplie. Elle est peut-être dans le passé autant et plus que dans l'avenir. La ruine d'un régime social, ce n'est pas une ruine matérielle, ce n'est pas des décombres, ce n'est pas l'incendie, ce n'est pas le sang qui coule, ce n'est pas des torches fumantes secouées au-dessus de cadavres. Un régime social est ruiné quand il est entré en contradiction irrémédiable avec lui-même! Il est ruiné suivant une formule de Marx, que Séverac, je crois, rappelle avec prédilection: il est ruiné quand les nécessités de la production sont devenues incompatibles avec le régime juridique de propriété qu'il a créé. Il est ruiné quand il est entré en conflit avec les exigences à la fois élémentaires et éternelles de l'intelligence et de la moralité humaines. MVT

Par conséquent, le changement, il se fera dans la virtualité des choses. Il est en grande partie déjà fait. La question que notre expérience pose devant la nation, encore plus que devant le Parti, c'est de savoir comment ce changement se fera. La question est de savoir s'il y a une possibilité qu'il s'exécute, je le répète, paisiblement et aimablement. La question est de savoir s'il est possible, à l'intérieur même de la société, telle qu'elle existe, de procurer dès à présent, un soulagement suffisant à ceux qui souffrent. Un régime social, c'est quelque chose à l'intérieur de quoi on vit bon gré mal gré. Qui donc aurait le pouvoir, aujourd'hui, de vivre en dehors du régime social, même quand il le condamne? et bien! à cette masse de passagers embarqués pêle-mêle sur le même radeau, la plupart d'entre-eux contre leur volonté, contre leur conscience, il s'agit de savoir s'il est encore possible de distribuer une petite ration de justice et de bien-être, et une grande ration d'espoirs et d'espoirs prochains. MVT :